

## « Femmes invisibles » et « femmes muettes ». À propos des événements ibo de 1929.

In: Cahiers d'études africaines. Vol. 17 N°65. 1977. pp. 189-194.

### Abstract

M. Fiéloux—'Invisible' and 'Mute' Women : Concerning the Ibo Riots of 1929. An analysis of the hidden factors in three studies of the Ibo women's riots of 1929 written by women anthropologists. These studies, while underlining the forgotten—female—element in the anthropological study of African societies, also demonstrate a feedback effect concerning sex-relations in the authors' own societies.

---

Citer ce document / Cite this document :

Fiéloux Michèle. « Femmes invisibles » et « femmes muettes ». À propos des événements ibo de 1929. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 17 N°65. 1977. pp. 189-194.

doi : 10.3406/cea.1977.2500

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cea\\_0008-0055\\_1977\\_num\\_17\\_65\\_2500](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cea_0008-0055_1977_num_17_65_2500)

---

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MICHÈLE FIÉLOUX

## « Femmes invisibles » et « femmes muettes »

### A propos des événements ibo de 1929

Tous les textes consacrés actuellement aux femmes africaines sont unanimes sur ce point : il faut écouter désormais celles à qui l'on n'a que peu (ou pas) donné la parole. Le « on » est un collectif où se retrouvent les administrateurs coloniaux, britanniques et français, les anthropologues (y compris les femmes), les experts en développement, les responsables africains...

Certes, les monographies oublient rarement de mentionner les rôles que tiennent respectivement les hommes et les femmes dans l'ensemble d'une configuration sociale. Mais la critique la plus courante — et probablement la plus justifiée — est que « l'enquête ethnographique, lors même qu'elle est menée par une femme, s'appuie presque exclusivement sur des témoignages masculins et donne de la société considérée la vision qu'en ont les hommes et eux seuls »<sup>1</sup>. Ainsi une perception propre d'elles-mêmes et de leur position sociale n'apparaîtrait pas lorsque d'autres en parlent à leur place. Ce qui revient pratiquement à dire que « l'étude des femmes est à peu près au niveau de celle des canards ou des volatiles qu'elles possèdent : elles donnent bien de la voix, mais de façon inexplicable »<sup>2</sup>.

L'une des interrogations qui méritent attention concerne bien la spécificité féminine sous tous ses aspects : les femmes ont-elles quelque chose de plus ou de différent à ajouter à l'image qui est donnée d'elles-mêmes ? A quel niveau s'articule la connaissance que les deux moitiés d'une société ont l'une de l'autre ? Bien qu'il ne suffise pas à l'anthropologue d'être femme pour être, sur le terrain, « du côté des femmes » et pour établir une pleine communication avec elles (ici ou ailleurs, pourquoi en serait-il ainsi, au nom d'un sexe universel, opprimé et solidaire ?), ce sont plutôt les femmes anthropologues qui, les premières, ont pris conscience des différences de traitement opérées entre les sexes par l'analyse anthropologique. Ce sursaut tardif, qui s'inscrit dans l'histoire des mouvements de libération des femmes et n'exclut pas toujours un discours militant, s'exprime de différentes façons. L'une d'entre elles (que j'analyserai particulièrement) s'applique à présenter les femmes autrement que par les rôles stéréotypés qui leur sont réservés (mère, épouse, sorcière...) pour comprendre leur implication, en tant qu'actrices, dans une certaine dynamique sociale.

Parmi les textes qui relèvent de cette problématique, on remarque en premier lieu ceux qui reprennent un discours codé sur le pouvoir féminin, formulé notam-

1. Denise PAULME, « Préface » à l'ouvrage de Jeanne-Françoise VINCENT, *Traditions et transitions. Entretiens avec des femmes beti du Sud-Cameroun*, Paris, ORSTOM et Berger-Levrault, 1976, p. v. Se reporter aussi au livre pionnier de D. PAULME, *Femmes d'Afrique noire*, Paris-La Haye, Mouton, 1960.

2. Edwin ARDENER, « Belief and the Problem of Women », in J. S. LA FONTAINE, ed., *The Interpretation of Ritual. Essays in Honour of A. I. Richards*, Londres, Tavistock, 1972, pp. 135-158. Citation traduite dans l'article critique que lui a consacré Nicole-Claude MATHIEU, « Homme-culture et femme-nature ? », *L'Homme* XIII (3), 1973, p. 102.

ment en termes d'influences occultes ou parallèles et de hauts faits. Il souligne que dans certaines structures politiques des femmes interviennent, même au plus haut niveau, par leurs conseils avisés et opportuns : c'est le rôle notamment des reines mères en pays Akan. Ou bien encore, qu'elles sont capables d'accomplir des actions qui sont, le plus souvent, du ressort des hommes : la guerre, la conquête et le commandement. On évoque volontiers, à ce propos, la reine Amina qui se rendit célèbre dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle par ses conquêtes à travers le Katsina, les vaillantes armées féminines du Monomotapa et, exemple favori, les « amazones » des rois du Dahomey. Les communications au colloque<sup>3</sup> tenu à Abidjan en 1972 en témoignent : la chronique des femmes illustres constitue l'avant-propos habituel des débats sur la « revalorisation » de la femme, comme si l'objet était vraiment de prouver que « c'est à tort que l'on considère la femme africaine comme un être inférieur, assujéti à l'homme »<sup>4</sup>.

A l'opposé de ce type de discours qui rappelle, par son ambiguïté, celui tenu dans notre propre société sur les notoriétés féminines, se situe une autre démarche théorique. Celle-ci concerne davantage la « société féminine » dans son ensemble que les personnalités reconnues en fonction d'une idéologie dominante. En effet, les derniers ouvrages collectifs sur les femmes africaines révèlent deux thèmes de recherche prioritaires : la réalité apparente de la condition féminine et la façon dont elle est vécue et pensée par les intéressées. Dans cette perspective se situent les textes qui traitent de la révolte des femmes ibo en 1929-30 : trois d'entre eux ont plus spécialement retenu mon attention.

Les articles rassemblés sous le titre *Les rôles passés, présents et futurs des femmes africaines*<sup>5</sup> cherchent à mettre en évidence le fait que les femmes furent — et restent encore dans une large mesure — un « facteur oublié » en effet, les autorités coloniales n'ont généralement pas tenu compte des institutions féminines — notamment chez les Ibo — et ont omis de prévoir pour elles une place importante dans les nouvelles structures politiques. Les activités où les femmes se trouvent actuellement confinées, relèvent également d'une représentation étroite et rigide de la femme et des rôles qu'elle devrait « normalement » tenir en fait. ce numéro de la *Revue canadienne* est une sorte de rappel de ce qui reste à faire en matière de lutte pour l'égalité des droits.

Ce ton revendicatif échappe, par contre, à l'ensemble des articles du second ouvrage, *Women in Africa*<sup>6</sup>, qui cherchent plutôt à rendre les femmes présentes et « visibles » dans leur société (remarquons, d'ailleurs, le cheminement linguistique qui va du « facteur oublié » aux « femmes visibles ») : il s'agit en fait de saisir leurs capacités, à l'instar des hommes, d'adaptation aux transformations sociales et économiques et leurs réactions spécifiques. Le cas du soulèvement des femmes ibo peut effectivement illustrer ce propos. En outre, les problèmes qu'il pose sont similaires à ceux traités dans ce dernier ouvrage : à savoir le rapport existant entre les principes de résidence patrilocale et la formation d'associations d'épouses ayant voix aux affaires publiques du village ; la corrélation entre les possibilités égalitaires d'accès aux moyens de production et l'inégalité entre les sexes lorsqu'il s'agit de l'accès aux rôles et aux statuts politiques ; les rapports des femmes aux religions importées et les implications au niveau du conservatisme social. Mais c'est probablement dans le troisième ouvrage, *Perceiving Women*<sup>7</sup>, que l'étude des

3. *La civilisation de la femme dans la tradition africaine*, Rencontre organisée par la Société africaine de culture, Abidjan, 3-8 juillet 1972, Paris, Présence africaine, 1975.

4. J. DIKEBLE et M. HIBA, « La femme dans la vie politique traditionnelle des sociétés à État du centre, de l'est et du sud-est de la Côte d'Ivoire », in *La civilisation de la femme...*, *op. cit.*, p. 388.

5. Numéro spécial de *La revue canadienne des Études africaines*, VI (2), 1972.

6. N. J. HAFKIN & Edna G. BAY, eds., *Women in Africa. Studies in Social and Economic Change*, Stanford, Stanford University Press, 1975.

7. Shirley ARDENER, ed., *Perceiving Women*, Londres, Malaby Press, 1975.

femmes est la plus originale : elle traduit avec pertinence la difficile compréhension à laquelle on se heurte du fait même qu'il existe à la fois un modèle féminin imposé par l'idéologie dominante (et que véhiculent notamment les matériaux ethnographiques) et une perception de la femme par elle-même qui ne coïncide pas toujours avec le modèle reconnu (que les intéressées puissent l'exprimer clairement ou non). Il s'agit en fait de trouver ce qui se cache derrière l'apparente conformité des comportements et d'y saisir les signes d'une expression féminine. L'exemple de la révolte ibo entre dans ce cadre conceptuel, puisqu'elle est généralement présentée comme une simple « réponse collective à l'abrogation de leurs droits ». Or son origine, telle qu'elle est analysée dans ce dernier ouvrage, déborderait les limites de l'économique pour renvoyer à une symbolique spécifiquement féminine.

\*

Quelle interprétation peut être donnée de ces brefs soulèvements ? En quoi se prêtent-ils à une étude sur les femmes qui dépasse le cadre régional ibo ? Rappelons les faits. A la fin de 1929, à la suite d'une rumeur selon laquelle le gouvernement colonial était sur le point d'effectuer un recensement des femmes et de leurs biens, et de lever un nouvel impôt sur certains biens féminins (volaille, petit bétail, etc.), les femmes ibo des provinces de Calabar et d'Owerri — au sud-est du Nigeria — organisèrent des manifestations dans plusieurs centres urbains, et notamment à Aba, qui dégénérèrent en émeutes. Ces manifestations, auxquelles les hommes se sont peu mêlés, comptèrent de quelques centaines à plus de 10 000 personnes : il en résulta des tribunaux indigènes brûlés ou fortement endommagés, des comptoirs européens pillés, des détenus libérés et des prisons occupées. Contre ce brusque mouvement, les autorités coloniales réagirent en faisant appel à la troupe qui, à deux reprises, tira sur la foule : elle tua cinquante-trois manifestantes et en blessa une cinquantaine.

Dans les trois ouvrages cités plus haut, trois niveaux d'interprétation du cas ibo me semblent avoir été retenus :

- « l'invisibilité historique des femmes » ;
- les tendances au renforcement de la domination masculine sous l'effet du colonialisme ;
- les contradictions croissantes entre les rôles respectifs des hommes et des femmes sous l'effet de nouvelles conditions économiques.

Judith Van Allen<sup>8</sup> attribue ces soulèvements à une défense d'ordre économique : la lutte solidaire aurait amené les femmes à organiser ce mouvement de protestation — aspect que les observateurs britanniques auraient, pour leur part, oublié de relever ou fortement sous-estimé. Ce qui tend à confirmer l'idée de « l'invisibilité historique des femmes » : en effet, on ne leur reconnaît *a priori* aucun rôle politique, seuls les hommes ont (ou doivent avoir) la charge des affaires publiques. Dès lors, le rôle des femmes dans les manifestations ne peut être interprété comme véritablement actif : elles sont vues comme les émissaires des hommes, chargées d'exprimer les critiques de la collectivité à l'égard des pratiques administratives ; on suppose, en effet, que les autorités coloniales ne tireront en aucun cas sur des femmes. Telle fut l'interprétation des Britanniques, qui ont retenu ces événements sous l'expression « les émeutes d'Aba » tandis que les Ibo les ont appelés « la guerre des femmes ».

---

8. JUDITH VAN ALLEN, « ' Sitting on a Man ' : Colonialism and the Lost Political Institutions of Igbo Women », *La Revue canadienne des Études africaines*, VI (2), 1972, pp. 165-181. Article réédité, sous une forme légèrement remaniée et sous le titre « Aba Riots or Igbo Women's War ? Ideology, Stratification and the Invisibility of Women », in HAFKIN BAY, eds., pp. 59-85.

Le même auteur met en évidence l'existence d'une pratique sociale traditionnelle appelée *sitting on a man*<sup>9</sup> qui aurait inspiré les moyens utilisés pour défendre les droits féminins lors de la crise de 1929. Ce *sitting on a man* a lieu dans des circonstances qui mettent en jeu les intérêts économiques et les droits coutumiers des femmes. Celles-ci, associées sur la base de l'appartenance au même village, font le siège de la maison de l'offenseur et lui expriment leurs griefs sous forme de chants et de danses à caractère sexuel et obscène ; cette sorte de charivari prend fin lorsque l'intéressé avoue sa faute et promet de mieux se conduire ; s'il s'obstine dans ses errements, le toit de sa maison peut être enlevé et même brûlé. Généralement, les femmes s'habillent à cette occasion d'une façon très particulière : elles portent des feuilles de palme sur la tête et s'enduisent le visage d'argile, de teinture végétale ou de charbon de bois. Ainsi l'auteur tient à souligner que ce qui fut interprété lors de ces événements comme un comportement « anormal », « délirant » et même « irrespectueux » n'était qu'un mode coutumier d'expression et l'extension du processus social : *sitting on a man*. Il y aurait donc analogie entre le fait d'assaillir la maison d'un Ibo et celui d'attaquer un tribunal indigène ou une maison de commerce : la cause est similaire (défense d'intérêts féminins) et l'expression rituelle de la manifestation emprunte un cadre formel commun.

D'un ton plus affirmatif, J. Van Allen reprend le problème que posait, entre autres, A. Lebeuf<sup>10</sup> à propos de la condition féminine. On est en droit de se demander, dit-elle, si l'attitude anti-féministe, latente jusqu'à nos jours dans les sociétés occidentales, « ne se trouve pas à l'origine de maintes idées erronées sur l'autorité réelle des femmes au sein des systèmes de commandement africains et si, dans une certaine mesure, elle ne contribua pas à instaurer une politique qui les éloigna des responsabilités qu'elles avaient habituellement »<sup>11</sup>. La perception que l'on a des femmes semble effectivement le produit d'un certain type de société : les idéaux de cette société affectent les observateurs étrangers d'une sorte de « myopie sexiste » qui les empêche d'utiliser des critères autres que ceux de leur groupe d'origine. En ne reconnaissant pas aux femmes ibo leur implication directe dans les mouvements de 1929, les observateurs britanniques, officiers et missionnaires, ont probablement été influencés par le mode de pensée de la société victorienne, marquée par la forte inégalité entre les sexes que décrit bien V. Woolf<sup>12</sup>. Ainsi, ces inégalités ont été insidieusement plaquées sur la société ibo, où seuls les hommes ont été habilités à porter les « insignes » du pouvoir établi par l'*indirect rule*. Elles se sont vite répercutées dans tous les domaines. Dans ce contexte, il ne restait aux femmes qu'à apprendre la Bible et à parfaire leurs talents de ménagères.

Cette analyse est, dans son ensemble, vivement critiquée par une autre observatrice de la révolte ibo, Caroline Ifeka-Moller<sup>13</sup>, qui estime quelque peu mécaniste la démarche de Judith Van Allen. Selon elle, deux questions simples lui auraient permis de mieux comprendre la contestation féminine : pourquoi les hommes n'ont-ils pas manifesté ? Comment les femmes se perçoivent-elles par rapport aux hommes et à la société de cette époque ? En effet, les causes de l'émeute reposent moins sur les facteurs immédiats qui l'ont déclenchée -- la menace de la taxation, les abus de pouvoir des délégués ibo de « l'administration indigène » la

9. L'équivalent de l'expression *sitting on a man*, « rabattre le caquet d'un homme, l'amener à reconnaître ses torts et à mieux se conduire », n'est pas donné en langue vernaculaire.

10. Annie M. D. LEBEUF, « Le rôle de la femme dans l'organisation politique des sociétés africaines », in PAULME, ed., pp. 93-119.

11. *Ibid.*, p. 93.

12. Virginia WOOLF, *Trois guinées*, traduction et préface (« L'autre corps ») de Viviane FORRESTER, Paris, Éditions des Femmes, 1976, 332 p.

13. Caroline IFEKA-MOLLER, « 'Sitting on a Man : Colonialism and the Lost Political Institutions of Igbo Women' : A Reply to Judith Van Allen », *La Revue canadienne des Études africaines*, VII (2), 1973, pp. 317-318.

baisse des cours du marché de l'huile et des noix de palme — que sur la lente évolution des rapports entre hommes et femmes au sein de la société ibo. La provocation économique n'aurait servi qu'à exacerber une contradiction entre la perception que les femmes ont de leur rôle dans le domaine de la production et celle qu'elles ont de leur fonction dans celui de la reproduction. Le fait d'être taxées sur leurs biens, à l'égal des hommes, les faisait devenir « comme des hommes » et était donc ressenti par elles comme une menace de stérilité. L'usage de leur corps tel qu'elles l'ont exhibé au cours des manifestations leur a permis d'affirmer, au regard d'elles-mêmes et des hommes, leur commune féminité et ce qui en fait sa spécificité : la reproduction.

Pour expliquer la forme même du militantisme féminin de 1929, C. Ifeka-Moller<sup>14</sup> tente donc de reconstituer les changements qui l'ont précédé : ceux qui ont affecté, à partir de 1880, la division sexuelle du travail se manifestent dans une société attachée à des croyances religieuses qui, elles, ne subissent pas, dans le même temps, d'altération. En effet, le commerce de l'huile et des noix de palme est à la base de l'essor économique des femmes et du conflit qui s'est tramé autour des « valeurs féminines ». Par leurs fonctions traditionnelles dans le réseau dense des marchés ibo, les femmes ont pu contrôler, sans l'apport d'un capital important, une grande partie de la collecte et du commerce des produits oléagineux recherchés par les traitants européens ; ceci leur permit d'augmenter leur potentiel économique et même d'avoir accès, pour certaines d'entre elles, aux moyens de production contrôlés par les hommes : quelques-uns, pour disposer d'argent liquide, ont dû mettre en gage auprès des plus riches commerçantes une partie de leur terre et de leurs palmiers. Toutefois, le temps imparti à leurs activités commerciales empêchait les femmes de se consacrer autant qu'auparavant à la production vivrière, pourtant reconnue comme l'un des fondements essentiels de l'idéologie relative à la fécondité de la terre (survie du groupe) et des femmes (continuité du groupe). La modification d'un de ces termes mettait en jeu l'ensemble du système et le sens des manifestations de 1929 était bien de contribuer à le maintenir dans son intégrité : il fallait montrer que la « prise de pouvoir économique », qui n'impliquait nullement une domination politique, ne mettait pas en cause le pouvoir de reproduction et les valeurs féminines qui lui sont liées. La violence et l'anxiété des femmes, qui se perdaient alors dans une catégorie floue où les rôles masculins et féminins étaient brouillés, se sont reflétées dans leur comportement : leur panoplie de militantes le connote implicitement puisqu'elles s'ornèrent des produits de la nature et formulèrent des insultes sexuelles pour revendiquer et affirmer leur spécificité.

Il n'est pas indifférent que les femmes anthropologues s'intéressent actuellement à ce qu'elles supposent être une manifestation de féminisme africain. L'intervention collective des femmes ibo, et l'ampleur étonnante qu'elle prit aux yeux de ceux qui n'en attendaient pas tant de la part de femmes, avaient déjà suscité un certain intérêt scientifique à l'époque même où elle eut lieu. A ce propos, Denise Paulme<sup>15</sup> remarque qu'il a fallu des circonstances exceptionnelles comme celles des émeutes d'Aba pour que Sylvia Leith-Rose se voie chargée, auprès des femmes ibo, d'une enquête dont elle a publié en 1939 les résultats sous le titre *African Women. A Study of the Ibo of Nigeria* (Londres, Faber). On dirait presque que les femmes doivent « se rendre intéressantes » pour qu'on leur prête attention. Lorsqu'elles dérangent ou surprennent par un comportement inhabituel, les regards se tournent vers elles et les interrogent sur ce qui « leur a pris » : un délire passager, suggèrent les Britanniques à propos des Ibo ; ce à quoi des femmes anthropologues répondent qu'il s'agit plutôt d'une quête de l'identité féminine.

Quête de l'identité féminine ibo, certes, pour ces trois historiennes. Cepen-

14. Caroline IFEKA-MOLLER, « Female Militancy and Colonial Revolt : The Women's War of 1929, Eastern Nigeria », in ARDENER, ed., pp. 127-157.

15. D. PAULME, « Introduction » à *Femmes d'Afrique noire*, p. 10.

dant, par-delà leurs divergences d'analyses, ne recherchent-elles pas une compréhension spécifiquement féminine d'une révolte où se concrétisèrent des solidarités entre femmes, révolte lointaine dans le temps et l'espace, mais rendue proche par les résonances qu'elle évoque ? Et de cette compréhension, ne tenteraient-elles pas une interrogation de leur propre conscience de femme, dans le temps et l'espace qui sont les leurs ?

M. FIÉLOUX—*'Invisible' and 'Mute' Women : Concerning the Ibo Riots of 1929.* An analysis of the hidden factors in three studies of the Ibo women's riots of 1929 written by women anthropologists. These studies, while underlining the forgotten—female—element in the anthropological study of African societies, also demonstrate a feedback effect concerning sex-relations in the authors' own societies.